



Premier long-métrage de fiction d'un cinéaste, Chaitanya Tamhane, alors âgé de 27 ans, «Court» se frotte à un genre qui a offert à l'histoire du septième art de nombreuses réussites majeures: le film de procès.
© Outside the Box

4 minutes de lecture

◆ Cinéma ◆ Asie

Stéphane Gobbo

Publié mardi 9 mai 2017 à 18:46, modifié mercredi 10 mai 2017 à 10:22.

CINÉMA

«Court» et «White Sun», de l'Inde au Népal, le poids de la tradition

Tandis que l'éblouissant «Court» dénonce les dysfonctionnements du système judiciaire indien, le plus classique «White Sun» prend la forme d'un drame familial et social sur fond de guerre civile népalaise

Forcément, ces deux films ne font pas le poids – commercialement parlant – face à *Alien: Covenant*, qui voit Ridley Scott offrir une suite à *Prometheus*, le long-métrage qui en 2012 se posait en préquelle à l'une des sagas les plus fameuses de la science-fiction. Mais ces deux films, disons-le sans attendre, sont passionnants dans ce qu'ils nous disent de deux pays géographiquement proches, l'Inde et le Népal, que nous voyons peu au cinéma. *Court*, de Chaitanya Tamhane, nous arrive deux ans et demi après sa première à la Mostra de Venise, où il a obtenu deux prix avant de tourner dans de nombreux festivals. *White Sun*, de Deepak Rauniyar, a lui aussi été repéré et primé en Vénétie, en septembre dernier, avant de figurer quatre fois (trois prix et une mention) au palmarès du récent Festival international de films de Fribourg.

Court (En instance) - Bande Annonce officielle



Premier long-métrage de fiction d'un cinéaste alors âgé de 27 ans, Court se frotte à un genre qui a offert à l'histoire du septième art de nombreuses réussites majeures: le film de procès. Chaitanya Tamhane commence par nous présenter Narayan Kamble, «le poète du peuple», un chanteur engagé et contestataire, interprétant dans des banlieues pauvres de Bombay (le réalisateur explique avoir voulu recréer l'ambiance du début des années 1990, avant que la mégapole ne devienne Mumbai) des morceaux à travers lesquels il se pose en défenseur du peuple et des droits de l'homme. Le voilà arrêté en milieu de concert: il est accusé d'avoir poussé un ouvrier au suicide avec une de ses chansons.

Système judiciaire kafkaïen

Kamble va alors quasiment disparaître du récit, pour laisser place à Vivek Gomber, son avocat. D'une audience à l'autre, celui-ci va tenter de démontrer l'innocence de son client face à une accusation d'une mauvaise foi crasse, que l'on sent animée par la seule volonté de faire taire une voix critique. Les scènes de tribunal rythment le film, et il y a dans leur enchaînement un côté mythe de Sisyphe – Gomber, encore et encore, va tenter face à

une procureure et un juge à la vision étroite d'expliquer l'incongruité de ce procès. Entre les audiences, on suit ces trois personnages dans leur quotidien, tous issus de la même classe sociale mais aux aspirations diverses, la volonté de lutter pour la démocratie d'un côté, le désir de mener une vie confortable de l'autre.

Au-delà de ce qu'il montre d'un pays au système judiciaire kafkaïen et où la liberté d'expression n'est pas un acquis, Court est d'une grande force formelle.

Tamhane fait joliment durer chaque séquence un peu plus longtemps que la narration ne l'exigerait, instillant ainsi dans son film une dimension quasi documentaire, renforcée par le fait qu'il a choisi des acteurs non professionnels et qu'il use régulièrement de plans d'ensemble. Très loin des canons bollywoodiens comme des codes d'un cinéma indépendant trop souvent mondialisé, son film surprend par sa singularité.

Renaissance du cinéma d'auteur

A l'inverse, White Sun fait partie de ces longs-métrages qu'on a l'impression d'avoir déjà vu cent fois dans un festival ou l'autre, tant son récit emprunte des chemins balisés. Mais alors que l'Inde reste le plus gros producteur au monde, le cinéma népalais nous est quant à lui, depuis sa naissance au milieu des années 1960, totalement inconnu. Le précédent long-métrage de Rauniyar, Highway, fut d'ailleurs en 2012 la première œuvre népalaise sélectionnée dans un grand festival international, en l'occurrence la Berlinale. Le réalisateur incarne la renaissance d'un cinéma d'auteur dans un pays fortement influencé par le grand voisin indien, et produisant lui aussi des films reposant sur des scénarios ténus, de beaux héros et des chansons.

ailer WHITE SUN OV/d/f



White Sun raconte le retour dans son village natal de Chandra, venu enterrer son père. L'action se déroule en 2015, alors qu'une nouvelle Constitution s'apprête à être proclamée. Dix ans plus tôt, Chandra avait combattu l'armée gouvernementale et royale au sein des forces maoïstes, lors d'une guerre civile meurtrière (1996-2006). Très vite, il va être stigmatisé, lui qui a abandonné sa femme pour prendre les armes. A partir de ce terreau politique, Rauniyar signe un drame familial et social qu'il orchestre autour de plusieurs oppositions: ville contre campagne, maoïstes contre royalistes, castes inférieures contre castes supérieures. Le cadavre au cœur du récit est, dit-il, une métaphore de l'ancienne Constitution et de la monarchie renversée: lorsque les villageois se disputent sur le bien-fondé de l'enterrer en respectant des rites ancestraux, c'est la modernité d'un pays qui doit évoluer qu'ils questionnent. Le politique est au cœur du récit, et c'est ce qui fait l'intérêt d'un film pour le reste relativement scolaire.

«**Court**», de Chaitanya Tamhane (Inde, 2014), avec Narayan Kamble, Vinay Vora, Geetanjali Kulkarni, 1h56.

«**White Sun**», de Deepak Rauniyar (Népal, Qatar, Etats-Unis, Pays-Bas, 2016), avec Dayahang Rai, Asha Magrati, Rabindra Singh Baniya, 1h29.

À propos de l'auteur

Stéphane Gobbo
@stephgobbo

————— Suivez toute l'actualité du Temps sur les réseaux sociaux —————

FACEBOOK **TWITTER** **YOUTUBE** **INSTAGRAM**